

Études littéraires africaines

MIANO (Léonora), *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*. Paris : Grasset, 2020, 222 p. – ISBN 978-2-246-81717-8

Dominique Ranaivoson



Numéro 53, 2022

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1091443ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1091443ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ranaivoson, D. (2022). Compte rendu de [MIANO (Léonora), *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*. Paris : Grasset, 2020, 222 p. – ISBN 978-2-246-81717-8]. *Études littéraires africaines*, (53), 208–210. <https://doi.org/10.7202/1091443ar>

témoigne de la démocratisation de la littérature, de la médiatisation de l'œuvre littéraire et de son importance comme outil de socialisation ; ainsi, poursuit-il, « on ne peut penser la littérature sans utiliser la notion de sujet » (p. 227).

Une importante bibliographie complète l'ouvrage, dont elle renforce la valeur pédagogique et l'utilité pour tout étudiant et chercheur soucieux d'affiner ses connaissances ou d'enrichir ses recherches en littératures française et francophone. Au-delà de la qualité des contributions réunies ici, cette parution se signale par son caractère innovant : en continuité avec les promoteurs du manifeste « pour une littérature-monde en français » (Jean Rouaud et Michel Le Bris, 2007), les éditeurs illustrent le pouvoir du critique littéraire dans le repositionnement, et surtout dans la reconnaissance des littératures supposément marginales ou marginalisées.

Kusum AGGARWAL

MIANO (Léonora), *Afropea : utopie post-occidentale et post-raciste*. Paris : Grasset, 2020, 222 p. – ISBN 978-2-246-81717-8.

Cet essai de la romancière d'origine camerounaise, déjà théoricienne dans son recueil *Habiter la frontière* (2012), a toutes les formes d'un manifeste. Au moment où s'affrontent des conceptions rivales de l'identité, elle reprend la notion d'« afropéanité », qu'elle qualifie dès le sous-titre d'« utopie » et qu'elle contextualise en la disant « post-occidentale et post-raciste » mais aussi « post-nationale » (p. 69). Cet enchaînement, qui évoque tous les « post » du moment (du « postmoderne » des années 1970 au « post-colonialisme » et au « post-marxisme »), place l'Occident au centre de tout le dispositif de L. Miano. Dans le premier chapitre, où elle rappelle ces définitions, elle oppose l'Afrique (subsaharienne), lieu d'origine de ces « Afropéens » noirs qui grandissent en France, à l'Occident qui se confond avec l'Europe et la France « dans une quasi indifférenciation » (p. 28) et dont elle ne retient que le caractère conquérant. Elle énonce ensuite clairement l'objectif de son travail littéraire : créer un « corpus afropéen » pour « révéler ces autres visages de la France » (p. 26), une France dont elle dénonce à la fois le passé colonial et la « conscience identitaire » contemporaine, et dans laquelle elle entend bien « renouveler les imaginaires » pour « forger de nouvelles modalités relationnelles » (p. 26). L. Miano est tout aussi claire sur le caractère personnel et expérimental de son analyse (elle assume sa « dimension intuitive », p. 26), qui pourrait faire de sa démarche ce que des historiens comme Stéphane Audouin-Rouzeau nomment une « égohistoire » (*Quelle histoire : un récit de filiation*, 2013). Cependant, l'auteure passe immédiatement de son expérience à des généralités en créant des figures-types : l'Afropéen versus le Subsaharien (p. 18, 39) ou les Asiatiques (p. 37), les « Français

d'ascendance européenne » (p. 30, 100) *versus* les « Afrodescendants » (p. 191).

La proposition d'*Afropea* consiste à dépasser « l'identité victimaire » (p. 216) en offrant une « pensée de l'affranchissement » (p. 105) fondamentalement « non occidentale » (p. 107), qui permettrait à tous de « se revendiquer de deux grands espaces » (p. 105). De son côté, *Afropea* « revendique à la fois son enracinement européen et ses attaches subsahariennes » (p. 117) et propose un « modèle » (p. 105) fondé sur la rencontre et la compréhension : ce dernier n'aboutit pas à un métissage qui serait « fusion » (p. 105), mais à un dépassement à inventer.

Au fil des chapitres, la théoricienne revient sur cet Occident conquérant et sur les mouvements de revendications qui marquent la France et les États-Unis, depuis la négritude (p. 71) jusqu'aux manifestations les plus récentes, en passant par le panafricanisme et la décolonialité militante (p. 199). L'essai est amené comme une proposition pour, enfin, « pénétrer dans un autre temps historique » (p. 117) aussi bien en Europe qu'en Afrique et en Amérique, car il faut une « refondation afropéenne de l'africanité » (p. 176) reposant sur des échanges « dans le but de résoudre des difficultés que les nations tardent à prendre valablement en charge » (p. 203). On notera l'abondance des expressions programmatiques telles que « il faut » (p. 176), « il suffit donc » (p. 176) ou « il s'agit » (p. 179), et de celles qui rappellent l'utopie : on attend le « monde neuf » (p. 179) et « une civilisation neuve » (p. 185), forgés en « mêlant le meilleur des mondes » (p. 179) et en unissant « deux espaces et leurs mémoires » (p. 180) pour aboutir à « la mise en commun de rêves » (p. 185). Les « descendants de Subsahariens immigrés » (p. 186) seraient les mieux préparés pour constituer cette « instance médiatrice » (p. 187), cette « force de médiation » (p. 209), cet « agent de liaison » (p. 218) et le ferment d'une nouvelle « identité afropéenne » (p. 187) qui serait à la fois une « chance pour l'Europe » et une « alliée sincère et appliquée » de l'Afrique (p. 189).

Si cette analyse, quelque peu décousue et pleine d'enthousiasme, peut sembler séduisante par son ambition généreuse, on peut regretter quelques approximations dans les arguments et le vocabulaire. Les analyses historiques, pour le moins sommaires, montrent que l'auteur n'a, hélas, pas eu accès au récent volume collectif *Les Mondes de l'esclavage* (Paulin Isnard, dir., 2021), qui développe une vision mondiale des esclavages. La référence à la colonisation, si elle est pertinente, ne fait pas mention des autres zones géographiques, en particulier du Maghreb, qui est le lieu d'origine de citoyens français encore plus nombreux que les Afropéens. Enfin, l'utilisation de certaines notions reste ambiguë. Ainsi, l'auteur dénonce le fait qu'en France, « on crie au remplacement de population » (p. 29), tout en prenant celui-ci pour un fait établi, puisque « l'imaginaire de la France européenne résiste avec force à son renouvellement » (p. 10). Elle dénonce la « racialisation » occidentale (p. 20) tout en rappelant que les Africains se voient à travers des « catégories » (p. 96) ethniques anté-

rieures à la colonisation, qui ne sont certes pas fondées sur la couleur mais, et le texte ne le dit pas, n'ont pas empêché les conquêtes et les dominations (le passé africain est allusivement qualifié de « pas idéal », p. 110). Enfin, alors que l'ambition affichée est de dépasser les catégories ethniques, la conclusion vient à nouveau souligner la visibilité de cette nouvelle « ethnicité » (p. 209).

Afropea, au-delà d'une notion, se présente *in fine* comme une « action politique » (p. 190) qui entend se déployer en Europe « puisqu'elle appartient à cet espace » (p. 191) et que c'est là qu'il importe d'obtenir « une éradication de l'esprit de domination occidental » (p. 191). En même temps, ce mouvement se conçoit comme une « contribution au panafricanisme » qui pourra, sous le nom de *Panafropea*, « s'adresser aux autorités subsahariennes » (p. 201). Un tel projet passe d'abord par le soutien de la création artistique et la publication des auteurs afropéens (p. 206), puisque la littérature est, pour la France, « son miroir et son testament » (p. 206). La conclusion étend l'action potentielle d'*Afropea* à « toutes les populations d'ascendance subsaharienne » et prévoit son inscription dans « la conscience universelle » (p. 217) pour mieux « délivrer l'humanité de certains maux » (p. 211). Tout un programme qui, de l'ultime aveu de l'auteur, « n'a pas de réalité » (p. 193).

Dominique RANAIVOSON

MOURALIS (Bernard), *Lumières : essais sur une vie*. Paris : Présence africaine, 2021, 329 p. – ISBN 978-2-708-70988-1.

Ce « texte autobiographique », comme l'appelle le prière d'insérer, ne répond pas à l'intention de révéler quelque secret personnel ou quelque face cachée de la vie de son auteur. Pour autant, il ne cherche pas à éviter la subjectivité exigée par le genre, qui est en soi tout à fait bienvenue ici. Ce sont plutôt des « essais », écrit l'auteur, des synthèses narratives mais aussi spéculatives à propos de trois périodes de formation : d'abord l'enfance et la jeunesse à Nyons, ensuite les études supérieures de Lettres classiques à Grenoble, enfin les premières années d'enseignement, dans le cadre d'un service civil de coopération à Thiès. L'évocation de cette période sénégalaise intéressera très logiquement les africanistes ; elle nous vaut, entre autres souvenirs, celui de quelques voyages en 2 CV dans la région, notamment en Mauritanie, ou encore des aperçus à propos de la présidence de Senghor ou des programmes d'enseignement de l'époque. L'Afrique n'est, du reste, pas absente de ce qui précède, car l'auteur a pris plaisir à illustrer ses souvenirs au moyen de citations choisies *a posteriori* chez divers auteurs africains : manière, déjà, de nous suggérer que l'Afrique n'est pas un Ailleurs.

De ces trois séquences narratives, on retient d'abord un fil conducteur : cette *libido sciendi*, cette joie d'apprendre et de connaître, encore davan-